

6 août 2010 | Le Droit | GUILLAUME ST-PIERRE gstpierre@ledroit.com

Un centre qui voit grand

Johanne Lacombe à la tête du Centre Séraphin-Marion

« Le choix a été facile » -Pierre Michaud, président du CSMO

Le Centre Séraphin-Marion d'Orléans (CSMO) voit grand. Avec la récente nomination de Johanne Lacombe au poste de directrice, l'association pour aînés se donne les moyens de ses ambitions.



SIMON SÉGUIN-BERTRAND, LeDroit

La nouvelle directrice générale du centre Séraphin-Marion, Johanne Lacombe.

Au cours des dernières années, la dame originaire d'Orléans a occupé des postes-clés au sein de plusieurs organismes. Elle siège d'ailleurs toujours sur le conseil exécutif de la Caisse populaire d'Orléans et a passé la dernière année à diriger les opérations de Langues Canada, le principal organisme qui regroupe les établissements d'enseignement offrant des programmes de formation linguistique dans les deux langues officielles. est haute, elle croit jouir d'un atout appréciable : ses qualités de gestionnaires.

« Le choix a été facile, indique le président du Centre SéraphinMarion, Pierre Michaud. Nous l'avons choisi pour son dynamisme, ses connaissances du milieu et son expérience, qui gravite autour de ce

que l'on vise. »

De grandes ambitions

Depuis plus d'un an, le CSMO travaille d'arrache-pied afin de faire naître le rêve de quitter les locaux exigus qu'il partage avec le MIFO, pour les déplacer de l'autre côté de la rue, dans l'ancienne école La Source, vacante depuis juin 2009.

« Si j'engage un autre employé, je devrai le pendre au plafond, lance à la blague M. Michaud, ajoutant que les négociations avec l'actuel propriétaire des lieux, le Conseil des écoles catholiques de langue française du Centre-Est (CECCE), vont bon train.

Le souhait d'être maître de ses locaux n'a rien d'un caprice et répond à une vision d'avenir bien précise, comme l'explique M. Michaud. « La génération des babyboomers, qui arrive à la retraite, ne se satisfera pas de jouer aux cartes et faire de l'artisanat. Ils vont vouloir des activités physiques, intellectuelles et culturelles. Les jeunes retraités

Fille du président fondateur du Mouvement d'implication francophone d'Orléans (MIFO) lors de sa création, il y a plus de 30 ans, Mme Lacombe ne cache pas son attachement pour sa communauté.

« Mes souches sont ici, j'en connais déjà très bien plusieurs membres du CSMO, dit-elle. On peut dire que je continue dans la même veine que ma famille. »

Mme Lacombe succède à Denis Perrault, dont la mort subite en juin dernier, lors d'un accident de motocyclette, a plongé tout le mouvement associatif francophone d'Orléans dans le deuil. Si Mme Lacombe avoue que la barre est des attentes complètement différentes de leurs aînés », indique le professeur d'administration à la retraite.

Avec l'acquisition de l'école La Source, le CSMO deviendrait le premier et le seul centre pour personnes âgées francophones à Ottawa à posséder un gymnase, une installation qui permet la tenue d'une foule d'activités.

Jouir d'une retraite en français

Les babyboomers, c'est aussi la génération de grandes batailles comme celle de Montfort et des écoles françaises, estime M. Michaud. « Ils sont rendus à l'âge où ils veulent aussi jouir d'une retraite en français, précise-t-il. Ils défendent encore aujourd'hui les valeurs qu'ils ont défendues toute leur vie. »

« À chaque étape de leurs vies, ils (les babyboomers) se sont battus pour avoir les services en français dont ils avaient besoin. Cette génération continue à faire son chemin en exigeant plus de services aujourd'hui », ajoute la nouvelle directrice.

Le Carrefour de la francophonie

Dans le contexte de l'acquisition de l'école La Source par le CSMO, ce serait un geste important vers la création du « Carrefour » francophone à Orléans, idée chère à M. Michaud.

Le MIFO, le CSMO et deux écoles francophones seraient côte à côte, pour offrir une importante gamme de services en français en un lieu commun.

« Le concept du Carrefour de la francophonie colle à la réalité de la communauté, croit M. Michaud. Ça deviendrait un lieu de ralliement pour tous les francophones de l'est d'Ottawa. Le concept est accrocheur. »

Printed and distributed by NewspaperDirect | www.newspaperdirect.com, US/Can: 1.877.980.4040, Intern: 800.6364.6364 | Copyright and protected by applicable law.

6 août 2010 | *Le Droit* | JEAN-FRANÇOIS DUGAS Correspondant régional — Est ontarien jfdugas@ledroit.com
DENIS GRATTON
dgratton@ledroit.com

Joey Villeneuve veut se battre jusqu'au bout

La communauté franco-ontarienne s'est toujours inquiétée pour son avenir. Quand on lutte depuis toujours pour ses droits et pour la protection de sa langue et de sa culture, il faut s'assurer qu'il y aura une relève et que les jeunes prendront le flambeau. Et ça, ce n'est pas toujours évident.



DENIS GRATTON, LeDroit

Avec des jeunes comme Joey Villeneuve, les Francos n'ont absolument rien à s'inquiéter.

Mais elle est là, la relève. Et avec des jeunes comme Joey Villeneuve, les Francos n'ont absolument rien à s'inquiéter...

Joey, 18 ans, de Vankleek Hill dans l'Est ontarien, a gradué cette année de l'école secondaire publique Le Sommet, à Hawkesbury. Sa moyenne générale de 93,9 lui a valu la médaille du Gouverneur général et la médaille d'excellence du Conseil des écoles publiques de l'Est de l'Ontario.

Joey a de plus reçu la Bourse du chancelier (26 000 \$) de l'Université d'Ottawa, là où il poursuivra ses études en génie civil en septembre.

Et ça ne s'arrête pas là. Ses excellents articles dans le journal étudiant lui ont valu la Plume

d'argent pour les journaux étudiants Transcontinental. Et l'an dernier, il a reçu le prix Thomas-Godefroy dans le cadre du Gala de la francophonie de l'ACFO de Prescott-Russell.

L'été, Joey Villeneuve travaille chez lui, sur la ferme de son père.

« Je travaille sur la ferme depuis que je suis enfant, dit-il. Mais j'ai aussi enseigné le piano aux jeunes et l'informatique aux personnes âgées. Mais mon objectif est de devenir ingénieur. Je ne prendrai pas la relève de mon père sur la ferme. Peut-être que mon frère Mathieu (17 ans) lui succédera. On verra. »

Secrétaire puis représentant régional de la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne (FESFO), Joey a toujours été très impliqué dans la communauté francophone de l'Ontario.

« J'avais un modèle à l'école, un gars un peu plus vieux que moi du nom de Guillaume LarivièreDurocher, raconte-t-il. Guillaume était très impliqué dans la francophonie et je siégeais avec lui au conseil étudiant. Un jour, il m'a dit : « tu serais bon pour t'impliquer dans la FESFO ». Alors j'ai essayé ça et j'ai adoré mon expérience. Nous faisons toutes sortes de représentations politiques et nous organisons des activités comme les Jeux franco-ontariens à Sault-SteMarie et ensuite à Rockland.

« J'ai aussi fait quatre ans d'impro à l'école et je jouais dans l'harmonie. J'ai eu des enseignants comme François Cholette (animateur culturel), Joey Bédard (prof de musique) et Linda Brabant (responsable du journal étudiant) qui m'ont poussé très fort. Ils m'ont beaucoup influencé et les coups de pied au c... ne me dérangeaient pas du tout, lance-t-il en riant.

« Je prends les défis qu'on me présente et je fonce avec plaisir, poursuit-il. Je fais tout mon possible pour que le projet, quel qu'il soit, se rende à bon port. J'aime me rendre jusqu'au bout. Je ne fais jamais rien à moitié.

-Et pourquoi la francophonie est-elle si importante pour toi ?, que je lui demande.

-Parce que c'est ma culture, répond-il sans hésiter. C'est ce que je suis. Je suis quelqu'un qui tient à sa famille, à ses ancêtres, à son passé. Et je ne voudrais jamais perdre tout ça. Mes grands-parents sont francophones, mes parents sont francophones et mes enfants seront francophones. Oui, certains jeunes s'assimilent et c'est triste. Par contre, j'ai vu des élèves apprendre le français et le parler très bien, même si leurs deux parents étaient anglophones.

-Donc tu n'es pas inquiet pour l'avenir de la francophonie ontarienne ?

-Non, pas du tout. Je crois qu'on a les ressources nécessaires. On pourrait en avoir plus, c'est sûr. Et il faut travailler là-dessus. Mais des organismes comme la FESFO et l'ACFO, pour ne nommer que ces deux-là, nous font du bien et ils nous permettent de poursuivre la lutte. C'est une lutte incessante, je le sais. Et j'ai bien l'intention de me battre. -Jusqu'au bout ? -Jusqu'au bout. »

Printed and distributed by NewspaperDirect | www.newspaperdirect.com, US/Can: 1.877.980.4040, Intern: 800.6364.6364 | Copyright and protected by applicable law.

6 août 2010 | Le Droit | JEAN-JEAN-FRANÇOISFRANÇOIS DUGASDUGAS jfdugas@ledroit.com

Un créateur de la fierté franco-ontarienne

Félix Saint-Denis

Félix Saint-Denis est peut-être considéré comme le visage artistique derrière L'écho d'un peuple. Toutefois, sa passion pour le patrimoine franco-ontarien outrepassa les bornes du mégaspectacle. Elle carbure toutes ses activités.



JEAN-FRANÇOIS DUGAS, LeDroit

En plus d'être le visage artistique derrière L'écho d'un peuple, Félix St-Denis est le fondateur des Jeux franco-ontariens.

L'homme de 43 ans est un touche-à-tout de la culture francoontarienne.

« Je me définis d'abord et avant tout comme un animateur culturel ayant pour but de créer l'identité, la fierté (franco-ontariennes), résume-t-il. C'est ça ma mission. »

Au-delà des valeurs inculquées par ses parents, deux enseignants très impliqués dans leur communauté franco-ontarienne, et de ses nombreux voyages familiaux au sein d'autres cultures francophones du Canada, c'est la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne (FESFO) qui allume sa mèche identitaire à l'adolescence.

« L'éveil pour la francophonie se fait lors de ma rencontre, à 15 ans, avec la FESFO. » L'organisme, porte-parole de la jeunesse francophone de l'Ontario, lui permet de développer une panoplie de compétences en matière de leadership.

Elle le pousse aussi à s'investir davantage à son école secondaire. Il participe au journal étudiant, fonde la ligue d'improvisation et s'investit notamment à titre de président du conseil des élèves.

« J'étais dans 10 000 affaires. Je vivais pour les activités. »

Particulièrement celles liées à la francophonie.

Un stage en leadership pour les jeunes franco-ontariens, à ses 16 ans, le fait littéralement tomber dans les pommes. Avec la francophonie d'ailleurs en province. Avec une fille.

« Tu te fais des amis aux quatre coins de la province, tu tombes en amour: c'est ça qui crée des liens. C'est ça la vie », philosophe-t-il.

Réalisation à la FESFO

Ces liens s'intensifient donc avec la FESFO, Tellement, qu'il y travaille 15 ans de sa vie.

« Mon école de formation franco-ontarienne et mon école de formation en organisation et en animation a vraiment été la FESFO », déclare-t-il.

Ce n'est certes pas — sans rancune — l'Université d'Ottawa où il entreprend des études en Sciences politiques et en Lettres françaises après son secondaire. Elles se sont avérées une distraction plus qu'autre chose...

« J'allais jamais à mes cours. J'étais toujours sur la route comme bénévole pour la francophonie », dit-il sans gêne.

En cours de route, il fonde les Jeux franco-ontariens. « Des Jeux qui nous ressemblent... Des jeux qui nous rassemblent », comme le dit si bien le slogan. Son intérêt pour l'histoire prend naissance à ce moment.

Félix Saint-Denis produit ainsi, avec l'aide de son père, le document Nous pour éduquer les jeunes Franco-Ontariens, malheureusement incultes quant à leur histoire, en raison de l'absence d'enseignements dans la matière. Les quelques bribes proviennent de manuels traduits de l'anglais ou du Québec.

« Tu étais une traduction ou un 'à côté' », se rappelle-t-il.

Nous offre 101 faits historiques franco-ontariens. De la traversée de Jacques Cartier à nos jours. Au total, 20 00 exemplaires sont distribués.

« Cela a ouvert un tout nouvel univers pour moi. Sans le savoir, c'était la trame de fond pour le projet de L'écho d'un peuple. »

L'animation dans le sang

Le Samuel de Champlain des temps modernes a grandi dans un quartier « pas en ville et pas tout à fait en campagne » dans la région de Hawkesbury et de Chute-à-Blondeau, dans l'Est ontarien. C'est à cet endroit, à titre d'aîné du quartier, qu'il entame, sans le savoir, sa carrière d'animateur culturel.

« À chaque semaine, on jouait à l'armée, au superhéros. Ma job, ou plutôt mon plaisir, c'était de faire des scénarios, élaborer des costumes, construire des cabanes, décorer nos bicyclettes... »

C'est exactement ce qu'il fait une vingtaine d'années plus tard à L'écho de peuple. Coauteur du scénario, il développe l'idée des 14 tableaux du spectacle à grand déploiement et dirige le côté artistique, costumes et décors inclus!

En attendant la fin de l'entracte de L'écho d'un peuple, comme le décrit Félix Saint-Denis, ce dernier poursuit ses vieilles habitudes d'enfance.

Il dirige la tournée des minis écho dans des écoles primaires de l'Ontario, a présenté des spectacles régionaux en province et prépare « quelque chose de gros » cet automne.

Ce week-end, il est aussi au cœur de l'animation de L'écho en Fête, dont le but est de recréer l'esprit d'un village de la Nouvelle-France et/ou autochtone d'autrefois, à la Ferme Drouin.

Comme quoi une passion d'enfance peut être un choix de carrière valorisant. Surtout au sein de la francophonie ontarienne.

Article rank | 9 Aug 2010 | *Ottawa Citizen*

No pleasing Quebec

Re: Quebec shuts down French private school over partly English curriculum, July 31.

This news report greatly disturbed me. About 100 years ago the old Kingdom of Hungary tried to assimilate all of its non-Magyar ethnic groups by shutting down their schools and forcing them to study only in the Magyar language. The net result was that the Magyar-dominated government alienated most non-Magyar intellectuals, many of whom fled abroad and started liberation movements which culminated in the destruction of Austria-Hungary in 1918 and the creation of new nation-states.

Ever since 1976, when Quebec started to pass legislation which severely restricted access to English-language education, hundreds of thousands of anglophones, and the head-offices of their companies, have fled to Ontario and other provinces, which do not restrict education in the language of one's choice. Quebec has paid a heavy economic price for its language legislation.

Now, it seems, Quebec is bent on punishing even francophones who wish their children to be fluent in both French and English. When will this madness stop?

In my conversations with students and colleagues I have noticed a worrisome trend — the attitude that “There is no pleasing Quebec. Let them separate and good riddance!” Is this what the Liberal government of Quebec wants?

M. MARK STOLARIK, Professor of History, University of Ottawa

Printed and distributed by NewspaperDirect | www.newspaperdirect.com, US/Can: 1.877.980.4040, Intern: 800.6364.6364 | Copyright and protected by applicable law.